

de Vian, Søren Kolstrup suit étape par étape la dégradation des valeurs humaines les plus élémentaires jusqu'au nihilisme définitif de *l'Arrache-Cœur*.

Nils Lykke Knudsen décrit les formes que prend chez Beckett le monologue intérieur et analyse les thèmes principaux de ses romans. La plus grande partie de son étude est consacrée à une analyse plus approfondie du dernier des romans de Beckett, *Comment c'est*, qu'il considère comme un modèle caricatural de l'existence humaine dans lequel on peut isoler les éléments suivants qui forment un cercle vicieux, parce que chez Beckett l'acte de raconter implique une renaissance: naître, voyager, rencontrer, quitter, attendre, raconter. Les images dans l'œuvre de Sarraute font l'objet de l'article de Michel Olsen, qui veut montrer que le plan métaphorique a gagné en autonomie dans les derniers romans de Sarraute au détriment de la vérité psychologique. Søren Thorsøe-Jacobsen s'occupe de Claude Simon et explique d'une manière très convaincante comment la composition des romans de celui-ci se fonde sur l'expérience d'une décomposition de l'existence et la tentative d'organiser, selon d'autres principes que la chronologie et la causalité, les éléments fragmentaires de souvenirs qui restent dans une conscience. L'article de Svend Johansen sur les romans de Robbe-Grillet contient plusieurs interprétations originales. Entre autres choses, il soutient l'hypothèse que le style descriptif de *la Jalousie*, remarquable par le fait que le pronom haïssable ne figure jamais dans le texte, exprime ce que Sartre appelle la conscience pré-réflexive qui ne connaît pas de 'je'. Knud Togeby présente toute l'œuvre de Butor. Ce qui selon lui caractérise les textes de cet écrivain, c'est son goût pour des structures temporelles et spatiales extrêmement complexes, goût qui atteint son maximum de subtilité dans le roman *Degrés*. L'emploi du temps dans le nouveau roman est le sujet d'une étude de Nils Soelberg qui termine cette partie du livre. Il analyse les structures temporelles chez Butor, Simon et Robbe-Grillet en démontrant comment une expérience phénoménologique du temps entre en conflit avec la notion de chronologie.

Appuyés, comme les articles précédents, sur une documentation solide, les trois derniers chapitres, de Hanne Hastrup, Michel Olsen et Per Aage Brandt, traitent du thème fondamental de la rencontre chez Duras, de l'anti-intellectualisme et du rêve de l'enfance chez Le Clézio, et des problèmes de l'écriture chez Sollers, dont le roman *Nombres* est plutôt un texte mathématique qu'un roman, traditionnel ou «nouveau».

Arne Schnack
COPENHAGUE

Langue française

HUGO BAETENS BEARDSMORE: *Le français régional de Bruxelles*. (Université Libre de Bruxelles, Institut de Phonétique, Conférences et Travaux, volume 3). Presses Universitaires de Bruxelles, 1971, 468 pages, 640 FB.

Dans le numéro de mars 1972 de *Revue Romane*, je réclamaï, à l'occasion de mon compte rendu de *Chasse aux Belgicisms*¹, une étude d'ensemble scientifique de la

1: Joseph Hanse, Albert Doppagne, Hélène Bourgeois-Gielen, *Chasse aux Belgicisms*, Bruxelles, 1971.

langue française parlée en Belgique. Je crois que c'est aujourd'hui chose faite, du moins en ce qui concerne le parler de Bruxelles.

Le présent ouvrage veut être une «étude globale de la situation linguistique du français à Bruxelles» en même temps qu'un «portrait linguistique du français parlé actuellement dans cette ville». L'auteur étudie les aspects phonétiques et phonologiques, morphosyntaxiques du parler bruxellois. A ces chapitres, il a joint une esquisse socio-historique du cadre de Bruxelles, un aperçu de l'exploitation littéraire de cette langue ainsi qu'un gros lexique d'environ 90 pages. Enfin, une série abondante de documents (transcriptions phonétiques de textes enregistrés sur magnétophone, liste des informateurs, cartes, index verborum, tables statistiques) produits en annexes complètent agréablement cet important ouvrage.

Cette étude, d'une ampleur considérable, veut en outre «souligner les aspects du français bruxellois qui le distinguent du français familier, populaire ou général de France» (p. 12). De visée synchronique, elle a pour but d'être une documentation contrôlée, un reflet du langage parlé, mais elle embrasse aussi la réalité humaine sous son point de vue sociologique et historique. Les méthodes de travail sont au nombre de deux: 1) enregistrements sur magnétophone de conversations prises sur le vif. 2) notations de faits linguistiques entendus au hasard. L'étude a duré deux ans et demi (1964-1967) et comporte l'examen approfondi du langage d'une trentaine d'informateurs dont celui de certains détenus d'une prison et de malades d'un hôpital gériatrique.

Le premier chapitre est intitulé «Le cadre de Bruxelles» (pp. 19-56). Il décrit 3 points distincts: 1) Bruxelles, sa population en 1963, les dix-neuf communes officiellement bilingues du point de vue administratif et le problème du bilinguisme; 2) l'introduction du français à Bruxelles au cours des âges et le délicat problème de la frontière linguistique; 3) l'état actuel des langues parlées dans l'agglomération bruxelloise: français de plusieurs degrés de correction, flamand local (patois brabançon), néerlandais cultivé, marollien (langue mixte devant ses origines aux contacts entre Flamands et Wallons au cours des âges et parlée dans le quartier populaire des Marolles). Le «bargoensch», argot de malfaiteurs, semble avoir disparu. Quant au wallon et aux autres parlers romans, l'auteur ne croit pas qu'ils aient une vie très active dans la capitale. Il n'est pas impossible que ceci soit dû au choix (peut-être arbitraire) opéré par l'auteur, de préférer certains milieux, par exemple le quartier des Marolles pour son enquête. L'auteur conclut cet intéressant chapitre en affirmant que la réalité linguistique bruxelloise déborde les dispositions administratives pour endiguer l'expansion de la langue française et qu'il existe des communes presque entièrement francophones. De plus, il ajoute qu'il est impossible de parler d'un seul français de Bruxelles, mais qu'il existe au contraire toute une série de parlers dans cette ville.

Le deuxième chapitre traite des sons, de l'accentuation et de l'intonation (pp. 56-108). Ce chapitre, tout en nuances, est basé sur une foule de renseignements oraux recueillis auprès d'informateurs nombreux et d'âges différents, reflétant pourtant le plus souvent le langage de témoins âgés. Les phénomènes enregistrés affectent voyelles, consonnes, intonation et accentuation. Parfois les mêmes phénomènes ont été enregistrés dans d'autres régions de langue française, surtout en français populaire. M. Baetens Beardsmore ne manque pas de le signaler dans ses nombreux renvois aux

études détaillées de Bauche, Frei, Gougenheim et Rosset². Cependant la plupart des déformations par rapport au français normatif sont dues, nous dit l'auteur, à l'existence du substrat flamand dans la région décrite. Pourtant, il convient que «le wallon manifeste beaucoup de phénomènes similaires: diphtongaisons, assourdissement des finales sonores, addition de voyelles intercalaires, recul des voyelles antérieures, chute de voyelle atones, etc., mais nous sommes pourtant d'avis que l'influence du wallon est minime à Bruxelles...» (p. 60). Est-ce là un postulat puisqu'il n'y a aucun informateur wallon pour vérifier les faits? De même, pour certains phénomènes, très peu de preuves à l'appui: *argument* prononcé [arzymã] (p. 81), *bilingue* [bilẽ:ʒ] (p. 81) (un seul exemple); un seul exemple aussi de la chute de [ə] pour confirmer une thèse de Piron sur la différence de la chute des *e* caducs en France et en Belgique (sans référence bibliographique complète).

Le troisième chapitre constitue la partie la plus ample de ce livre (pp. 109-288). Il traite de morphologie et de syntaxe. Beaucoup des traits observés ont un équivalent en français populaire: genre et nombre différents, emploi ou non-emploi des articles, neutralisation du genre, du mot «tout», adverbies employés comme adjectifs, extension de *ils* aux dépens de *elles*, emploi d'un *que* universel, adjonction de *re-* à certains verbes, emploi de temps surcomposés, uniformisation des verbes en *-er*, formation de subjonctifs en yod par analogie [vwaj, krwaj], remplacement du subjonctif par l'indicatif ou le conditionnel, infinitifs substantivés, participes passés invariables, empiètement de *avoir* sur *être* comme verbe auxiliaire, constructions prépositionnelles différentes du français normatif (*demandeur après, chercher après quelqu'un*), accord du verbe d'après le sens, chute de *ne* devant le verbe, emploi adverbial d'adjectifs ou de prépositions, pour ne rien dire de l'interrogation à l'aide de *est-ce que* qui n'est pas «un moyen «passepartout» pour formuler la phrase interrogative» uniquement à Bruxelles (p. 222) mais partout en France. Tous ces traits ne sont donc pas typiques du français de Bruxelles, ils représentent des tendances générales et déjà anciennes du français puisque Bauche et Frei les ont notées déjà dans les années vingt. Cette constatation amène une discussion sur le but que se proposait l'auteur dans l'avant-propos: souligner les aspects du français bruxellois qui le distinguent du français familier, populaire ou général de France (p. 12). L'examen se voulait synchronique, ce qui aurait pu donner une marge plus large à l'auteur, mais il déclare qu'il n'a pas été dans son intention «de chercher à déterminer le «système» du Bruxellois d'après les méthodes de l'école structuraliste» (p. 12). Ces déclarations de principe semblent un peu éclectiques, voire contradictoires puisque l'auteur a essayé de remplir les cases vides par des phénomènes déjà enregistrés ailleurs. Mais que ces vécilles ne cachent pas les côtés très pénétrants de l'étude de M. B. Beardsmore. Il existe en effet des phénomènes très caractéristiques du parler bruxellois comme les suffixes diminutifs en *-je* et en *-ke*, l'ordre des mots au niveau de la phrase, l'emploi de *savoir* pour *pouvoir*, l'emploi d'adverbies ou de locutions adverbiales quasiment vides de sens comme *de nouveau, une fois, comme*

2: H. Bauche: *Le langage populaire*, Paris 1920. H. Frei: *La grammaire des fautes*, Paris, 1921. G. Gougenheim: *La langue populaire dans le premier quart du XIXe siècle*, Paris, 1929. T. Rosset: *Les origines de la prononciation moderne*, Paris, 1911.

ça, seulement, de retour ou de vocatifs d'origine flamande (*zelle, zenne*), etc. Certaines citations auraient gagné en objectivité à être transcrites en notation phonétique, ce qui aurait épargné à l'auteur de devoir prendre parti pour une forme ou une autre:

- p. 133: *le jour avant* / le jour d'avant, etc.
- p. 155: *mais en quoi est ça?* / est-ce ça
- p. 175: *quand j'arrivai(s), j'achetai(s) une caisse* . . .
- p. 181: *à moins qu'il est gelé*: sur le remplacement du subjonctif par l'indicatif.
- p. 220: *parce qu'ils dit* (dient): sur l'accord du verbe.
- p. 220: *parce qu'il y en a beaucoup qui se plaint toujours et qui vont le dépenser* . . . , etc.

Baetens Beardsmore est convaincu à chaque page que telle ou telle construction doit être attribuée au flamand, mais alors comment expliquer que beaucoup d'entre elles sont identiques dans le parler wallon de la Gleize³? A maintes reprises, l'auteur reconnaît que ces tournures sont identiques mais il préfère presque toujours l'explication du substrat flamand (voir par exemple p. 138, note sur l'antéposition de l'adjectif; p. 189 sur l'emploi du conditionnel après *si*). Rarement il opte pour le résultat d'un développement interne (pp. 172-173 sur l'emploi de *vouloir* comme auxiliaire à la place de *aller*: ex. *je veux t'expliquer ça*). Il accuse même Remacle de minimiser l'influence germanique en wallon (p. 228). Le fait est que Baetens Beardsmore est parti de la thèse que Bruxelles est un immense substrat flamand et qu'en interrogeant surtout des sujets bilingues⁴, il lui était difficile de trouver d'autres origines à ses constatations. Encore une fois nous touchons au problème de la synchronie et de la représentativité du corpus; il eût mieux valu décrire un système que de se figer dans la raideur d'un postulat.

Le quatrième chapitre sur «l'exploitation littéraire du parler bruxellois» (pp. 289-324) examine des écrits de genres mineurs, assez factices, à tendances satiriques (poèmes, paraphrases d'auteurs connus, etc.) et de périodes différentes. L'auteur discute le problème de l'authenticité et de la véracité de ces textes, qui sont farcis de constructions fantaisistes. En outre, il compare plusieurs versions d'une même parodie des fables de La Fontaine (*Le loup et le lemmeke*) ainsi que d'autres poèmes. Il conclut de cet aperçu que le Bruxellois est (et a été) une réalité vivante suffisamment caractéristique pour que des auteurs satiriques s'expriment dans cette langue très particulière, ce qui confirme aussi sa constatation (chap. I p. 46) que l'emprunt est souvent affectif: on insère un mot flamand dans la conversation pour obtenir un effet comique.

Le cinquième chapitre est constitué par un lexique très détaillé (pp. 325-434), classé selon des aires sémantiques. Le vocabulaire a été recueilli soit dans des textes écrits (l'hebdomadaire *Pourquoi Pas?*), soit à l'aide d'exemples oraux. Des monographies ou des dictionnaires sur le même sujet ont complété les sources de l'auteur.

3: L. Remacle: *Syntaxe du parler wallon de la Gleize*, Paris, 1952-1960.

4: «Dans la pratique, ce sont presque toujours des Flamands qui sont bilingues» (p. 49 citant lui-même A. Van Loey *Les problèmes du bilinguisme en Belgique in Etudes Germaniques*, XXIII, 1958, 289-302).

Enfin celui-ci a procédé à l'interrogatoire dirigé pour vérifier la connaissance active de certains termes. Le lexique a trois origines distinctes: dialectes flamands (60% du corpus selon l'auteur), dialectes wallons, créations indigènes. Les groupements par aires sémantiques montrent une forte représentation de l'argot scolaire, des injures et des sobriquets et du vocabulaire domestique (maison et alimentation). Chaque terme est donné dans une ou plusieurs orthographes avec sa ou ses transcriptions phonétiques. Il est illustré par des exemples et souvent accompagné d'une étymologie ou d'un historique. On s'étonne de ne pas y trouver *newo* (néerl. *niet waar*) «n'est-ce pas?», et des mots courants comme *escavèche*, *massepain*, *américain* (filet américain) qui font partie du vocabulaire culinaire. Par contre, bon nombre d'expressions ou de mots ne sont pas caractéristiques du parler bruxellois: *chiottes*, *faire le Jacques*, *pain perdu*, *donner sa langue au chat*, *je vous garde un chien de ma chienne*, et indirectement l'interjection *na* et le mot *pétoche*, qui figurent tous dans le Petit Robert (1968).

Une très bonne étude, extrêmement détaillée et instructive mais qui aurait peut-être profité d'une optique un peu moins déterministe.

Suzanne Hanon

ODENSE

Langue roumaine

ALF LOMBARD: *Rumänsk grammatik*. Lund (CWK Gleerup), 1973. 409 pages.

M. Alf Lombard, professeur honoraire de l'Université de Lund, consacre depuis une quarantaine d'années une grande partie de ses forces à étudier la langue roumaine. Dans la bibliographie de ses œuvres, publiée dans les *Mélanges de philologie* qui lui ont été offerts à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire (Lund, 1969), on compte une longue série d'articles et de comptes rendus dédiés au roumain, couronnée par la monumentale étude morphologique, *Le Verbe roumain* (2 vol., Lund, 1954-55). A cette série, M. Lombard vient d'ajouter non seulement un article excellent, «Les Pronoms Personnels du Roumain. Aperçu syntaxique» (dans *Stockholm Studies in Modern Philology*, N. S. Vol. 4, 1972, 190-249), mais encore une grammaire roumaine, issue de son enseignement du roumain à l'Université de Lund.

Rédigée en suédois, cette grammaire est destinée en premier lieu aux Scandinaves, étudiants et autres, désireux d'apprendre le roumain. L'objet de la description est donc la langue roumaine moderne telle qu'elle est parlée et écrite par les Bucarestois cultivés, la langue quotidienne neutre et moyenne.

L'ouvrage s'adresse à deux types de lecteurs. Aussi a-t-on un peu l'impression de se trouver devant deux livres compris dans un seul volume. Après un chapitre sur la prononciation (pp. 8-21), la première partie, contenant les éléments de la morphologie (pp. 23-44), s'adresse aux débutants et à ceux qui sans avoir l'intention de pousser l'étude plus loin désirent se faire une idée de la structure de la langue. La seconde partie, qui approfondit les matières de la première partie en y ajoutant la syntaxe (pp. 45-386), s'adresse à ceux qui veulent se perfectionner dans la langue roumaine, ou qui cherchent la solution de problèmes grammaticaux qu'ils ont pu